

## Feuilleton de "l'Album Musical"

FÉVRIER 1883.—NO 2.

## L'ABBE CONSTANTIN

PREMIÈRE PARTIE

II

(Suite)

—Paul ! dit Mme de Lavardens, en lui montrant l'abbé.

—Oh ! monsieur l'abbé, je vous demande bien pardon...

Le pauvre prêtre n'avait pas entendu. Sa pensée était ailleurs. Déjà dans une des petites rues du village, il voyait le pasteur du château s'arrêter devant chaque maison, et glisser sous les portes de petites brochures évangéliques.

Continuant son récit, Paul entama une description enthousiaste de l'hôtel, qui était une merveille...

—De mauvais goût... et de luxe criard, interrompit Mme de Lavardens.

—Pas du tout, maman, pas du tout !... Rien de criard, rien de tapageur... Des meubles admirables, des arrangements pleins de grâce et d'originalité... Une serre incomparable inondée de lumière électrique. Et le buffet installé dans la serre, sous une treille chargée de raisin... au mois d'avril... et on pouvait en cueillir à pleines mains. Les accessoires du pavillon avaient, paraît-il, coûté quarante mille francs. Des bijoux, des bonbonnières, des bibelots délicieux... avec même de les emporter. Moi, je n'ai rien pris, mais bien des gens ne s'en faisaient pas faute... Puymartin, ce soir-là, m'a raconté l'histoire de Mme Scott ; seulement, ce n'était pas tout-à-fait l'histoire de M. de Larnac... Roger m'a dit que Mme Scott avait été enlevée toute petite par des saltimbanques, et que son père l'avait retrouvée faisant la voltige dans un cirque ambulancier, bondissant par-dessus des banderolles et traversant des cerceaux de papier.

—Une écuyère ! s'écria Mme de Lavardens, j'aimais encore mieux la mendicante !

—Et pendant que Roger me racontait ce roman du *Petit Journal*, je voyais venir du fond d'une galerie l'écuyère du cirque forain, dans un merveilleux fouillis de satin et de dentelles, et j'admirais ses épaules sur lesquelles ondulait un collier de diamants gros comme des bouchons de carafe. On disait que le ministre des finances avait vendu secrètement à Mme Scott la moitié des diamants de la couronne, et que c'était ainsi qu'il avait eu le mois précédent quinze millions d'excédant sur le budget. Ajoutez à cela qu'elle avait fort grand air, la petite saltimbanque, et qu'elle était tout à fait à son aise dans ces splendeurs.

Paul était si bien lancé que sa mère dut l'arrêter. Devant M. de Larnac fort dépité, il laissait trop naïvement éclater sa satisfaction d'avoir pour voisine cette miraculeuse américaine.

L'abbé Constantin se préparait à reprendre le chemin de Longueval, mais Paul, en le voyant sur le point de partir :

—Oh ! non, non, monsieur l'abbé, vous n'allez pas refaire une seconde fois à pied, par une telle chaleur, la route de Longueval. Permettez-moi de vous reconduire en voiture. Cela me fait beaucoup de peine de vous voir ainsi dans le chagrin. Je veux essayer de vous distraire. Oh ! vous avez

beau être un saint, je vous fais rire quelquefois avec mes folies.

Une demi-heure après, tous deux, le curé et Paul, roulaient côte à côte dans la direction du village. Paul parlait, parlait, parlait ! Sa mère n'était plus là pour le calmer et pour le modérer. Sa joie était débordante.

—Non, voyez-vous, monsieur l'abbé, vous avez tort de prendre les choses au tragique... Tenez, regardez ma petite jument, comme elle trotte ! comme elle lève les pattes ! Vous ne la connaissez pas. Savez-vous ce que je l'ai payée ? Quatre cents francs. Je l'ai dénichée, il y a quinze jours, dans les brancards d'une charrette de maraîcher. Une fois que c'est bien dans son train, ça vous fait quatre lieues à l'heure, et on a plein les mains tout le temps. Regardez, regardez donc comme elle tire ! comme elle tire !... Allons ! tôt ! tôt ! tôt !... Rien ne vous presse, monsieur l'abbé ? Voulez-vous rentrer par les bois ? Ça vous fera du bien de prendre un peu l'air... Si vous saviez, monsieur l'abbé, comme j'ai de l'affection pour vous... et du respect !... Je n'ai pas dit trop de bêtises, tout à l'heure, devant vous ? C'est que je serais si fâché !...

—Non, mon enfant, je n'ai rien entendu.

—Alors nous prenons le chemin des écoliers.

Après s'être jeté à gauche, sous bois, Paul revint à sa première phrase :

—Je vous disais donc, monsieur l'abbé, que vous avez tort de prendre ainsi les choses tragiquement. Voulez-vous que je vous dise ce que je pense ? C'est très heureux ce qui vient d'arriver.

—Très heureux ?

—Oui, très heureux... J'aime mieux les Scott à Longueval que les Gallard. L'avez-vous pas entendu tout à l'heure, M. de Larnac, oser leur reprocher de dépenser follement leur argent ? Il n'est jamais fou de dépenser son argent. Ce qui est fou, c'est de le garder. Vos pauvres, — car j'en suis bien sûr, c'est surtout à vos pauvres que vous pensez, — eh bien ! vos pauvres ont fait aujourd'hui une bonne journée. Voilà mon opinion. La religion ?... oui, la religion... Ils n'iront pas à la messe !... cela vous fait du chagrin, c'est tout naturel, mais ils vous enverront de l'argent, beaucoup d'argent... et vous le prendrez, et vous aurez bien raison. Vous voyez bien que vous ne dites pas non. Ça va être une pluie d'or sur tout le pays... Un mouvement ! un tapage ! des voitures à quatre chevaux, des postillons poudrés, des "rallye-papiers," des chasses à courre, des bals, des feux d'artifice... Et là, dans ce bois, dans cette allée où nous sommes je retrouverai peut-être Paris avant qu'il soit longtemps. J'y reverrai les deux amazones et les deux petits grooms dont je parlais tout à l'heure. Si vous saviez comme elles sont gentilles à cheval, les deux sœurs ! Un matin, j'ai fait, derrière elles, tout le tour du bois de Boulogne, à Paris. Je les vois encore. Elles avaient des chapeaux gris à haute forme, de petits voiles noirs bien plaqués sur la figure et deux grandes amazones sans taille, avec une seule couture qui suivait la ligne du dos.

Le curé, depuis quelques instants, ne donnait plus aucune attention aux discours de Paul. La voiture était engagée dans une allée assez longue et parfaitement droite. Au bout de cette allée, le curé voyait venir un cavalier au galop.

—Regardez donc, dit le curé à Paul, regardez donc. Vous avez de meilleurs yeux que moi. Est-ce que ce n'est pas Jean, là-bas ?

—Mais oui, c'est Jean, je reconnais sa jument grise.

Paul aimait les chevaux, et, toujours, avant de regarder le cavalier, regardait le cheval. En effet, c'était Jean ; et en apercevant de loin le curé et Paul, il agita en l'air son képi, qui portait deux galons d'or, Jean était lieutenant au régiment d'artillerie en garnison à Souvigny.

Quelques instants après, il s'arrêtait près de la petite voiture, et s'adressant au curé :

—J'ai des nouvelles de chez vous, mon parrain, et Pauline m'a dit